Patrick

56 ans, divorcé, 1 enfant, boucher-charcutier, salarié polyvalent à AGIRE 74, sorti du chantier sur un poste de boucher à CARREFOUR Annecy

Il faut que je vous raconte d'où est venu le problème, pourquoi j'ai perdu mon métier de boucher, et comment je l'ai retrouvé.

A l'âge de 7 ans, puis 9 ans, nous sommes allés au Mexique pendant 21 mois. Mon père y travaillait pour ouvrir l'usine SNR. Nous étions une quinzaine de familles à partir. Ça a l'air anecdotique, mais c'est de là que tout a changé. Une fois sur place, mon père ne faisait que travailler, nous étions mon frère et moi à l'école. Ma mère s'ennuyait. C'est pour cela je pense, qu'avec ses amies sur place, elle a commencé à sortir – pour éviter la solitude. Et elle a commencé à boire. Ma mère est décédée en 1983. Je pense que je reproduis ce qu'elle a vécu.

Une obsession : reprendre mon métier de boucher

Je ne connaissais pas l'insertion. C'est mon référent Pôle Emploi qui m'a proposé de travailler sur un chantier, alors que j'avais perdu mon travail depuis près de 3 ans – mon permis aussi, sans parler des problèmes familiaux – et que j'étais perdu tout court. Je ne savais pas quoi en penser, mais je voulais vraiment faire quelque chose pour ne pas rester là à traîner.

Le chantier, ça m'a permis de me lever le matin. Je ne connaissais pas le travail en espaces verts. Je n'avais pas choisi ce métier, alors forcément, il n'était pas taillé pour moi ! Mais j'essayais d'apprendre et je faisais de mon mieux. Et puis, les gens sont sympathiques sur un chantier, cela m'évitait de rester isolé. J'avais quand même hâte de faire un stage en boucherie. La boucherie, c'est tout ce que je sais faire, j'adore ça ! J'ai été présenté à CARREFOUR, ils m'ont accepté en stage et voilà : ils m'ont proposé un contrat. Le métier de boucher, c'est ma vie. Je suis tellement heureux de reprendre les gestes, c'est comme un enfant qui est content de retourner à l'école.

« Je suis tellement heureux de reprendre les gestes, c'est comme un enfant qui est content de retourner à l'école. »



L'INSERTION: LA SOMME DE MILLE CHOSES

Dès son arrivée sur le chantier, Patrick savait ce qu'il voulait : reprendre le métier de boucher. Presque chaque jour, il demandait : « Quand est-ce que je pourrai faire un stage en boucherie ? — Quand tu seras prêt, Patrick, quand la santé ira mieux. » Devant son insistance, pour l'aider à se projeter, nous l'avons présenté, un peu trop tôt à notre avis, mais à tarder, nous risquions de le démotiver. Alors, nous avons tenté, mais en jouant carte sur table avec l'employeur, sans cacher la problématique. Il l'accueillait en connaissance de cause. La magie a opéré. C'était le bon moment : le salarié était motivé ; le travail sur le chantier et la perspective de reprendre son métier de boucher avait amélioré sa santé ; l'employeur était engagé et il avait besoin d'un boucher. L'insertion est la somme de mille choses ajoutées à l'intuition des choses : il y a celles que nous connaissons, celles que nous supposons, celles que nous actionnons — et celles qui nous échappent. Et il ne faut jamais sous-estimer ces dernières aussi. Il faut le reconnaître avec humilité : ce sont-elles qui, parfois, font pencher la balance.

Cf. témoignage page 92 : Isabelle JANEX, Responsable Ressources Humaines à CARREFOUR Annecv

Saleh

25 ans, Soudanais, arrivé en France en 2015, salarié polyvalent à AGIRE 74

Quand j'étais enfant, au Soudan, j'adorais aller me baigner à la rivière avec mes amis ; cette même rivière que j'ai dû traverser à la nage, des années plus tard, pour fuir la guerre civile et l'ennemi. Récit d'un étranger, qui l'était aussi dans son propre pays.

Quand j'étais petit, j'habitais dans la montagne avec ma famille. Nous vivions de l'agriculture et nous étions heureux. Mais bien avant la guerre civile, qui s'est déclarée en 2003, l'Etat a commencé à vouloir prendre nos terres. Il exigeait une partie si forte de nos récoltes, que nous n'avions plus de quoi nous nourrir. Alors, à cause de cela et d'autres choses (je ne peux pas tout dire), nous avons dû déménager vers la ville la plus proche à El Geneina. J'avais 5 ou 6 ans je crois. Nous étions parqués tout autour, dans... Comment cela s'appelle-t-il quand les gens vivent avec rien autour des villes ? Des bidonvilles!

Un migrant dans ton propre pays

L'Etat nous interdisait de parler notre dialecte. Il voulait effacer notre langue et notre peuple. J'étais noir comme les autres, mais quand je prononçais des paroles, je sentais le regard des gens ; un regard qui te dit que tu es comme un migrant, un étranger dans ton propre pays. La principale distraction, c'était la rivière. J'y allais chaque jour avec mes amis, on s'y baignait, on rigolait. Et puis la guerre civile a éclaté au Soudan. Tu ne sortais plus de chez toi sans avoir la peur au ventre. Tu ne savais pas si tu reviendrais vivant ou mort. Alors quand j'ai eu l'âge de partir, vers 15 ou 16 ans, je ne sais plus, je l'ai fait. Avec mon oncle, mes cousins et plein de gens comme moi. Mes parents n'ont pas pu me suivre. Mes frères et sœurs étaient trop petits, sauf mon grand frère qui était déjà parti de son côté. Mais ils étaient d'accord, ils voulaient nous sauver.

Là où coule la rivière de mon enfance

Ce jour là, je suis retourné à la rivière et comme le pont qui l'enjambait avait été détruit, je l'ai traversée à la nage, avec des centaines d'autres personnes, des proches, des amis. Beaucoup se sont noyés. Puis, nous avons traversé le désert du Tchad. Mon cousin est mort, il s'est perdu. Puis, nous nous sommes attendus en Lybie – longtemps. Au final,



« J'ai fait le deuil de mon passé et j'ai choisi ! La liberté. »

nous nous sommes retrouvés à cinq. Puis, il y a eu l'Italie, puis Nice et Paris dans la même journée. La première fois que j'ai entendu parler français, j'ai cru que c'était du chinois. Aujourd'hui, je suis en France. Je n'avais pas le choix, et en même temps j'ai choisi. J'ai fait le deuil de mon passé – parce que tu ne peux pas faire autrement – et j'ai choisi! La liberté.

Océane

21 ans, célibataire, CAP Agent polyvalent de restauration, salariée polyvalente à AGIRE 74

J'ai réalisé mon apprentissage en restauration dans un self pédagogique qui accueillait une trentaine de personnes par jour. Après mon CAP, à 18 ans, j'ai trouvé du travail dans un collège. J'étais très motivée et très heureuse d'entrer dans la vie active. Mais rien ne s'est passé comme je l'avais imaginé...

Servir plus de 500 élèves dans un collège n'est pas pareil que de servir 30 personnes dans un self pédagogique. J'ai très vite été dépassée par le rythme, d'autant que je n'avais jamais eu l'habitude de travailler seule et que je n'avais pas été préparée à cette prise de poste. Panique à bord : comme j'avais à cœur de bien faire et que je n'y arrivais pas, je suis tombée en dépression. Pour être tout à fait franche, mon contexte personnel n'était pas non plus favorable.

Besoin d'aide, besoin de changement

Ensuite, je suis restée à peu près un an sans travail. C'est moi qui ai demandé à aller sur un chantier d'insertion proche de chez moi, le chantier de la Communauté de Communes du Pays d'Alby. J'en avais entendu parler mais je ne connaissais pas du tout. C'est là que j'ai appris ce beau métier des espaces verts. Mais je n'étais pas encore prête à avancer. L'équipe était satisfaite de mon travail – j'ai toujours été sérieuse et appliquée – mais je n'arrivais pas à me sortir des problèmes quotidiens. Je n'avais pas toujours une bonne hygiène de vie, j'avais arrêté d'aller au cours de Code pour passer mon permis, bref je stagnais. C'est à la fin du contrat que j'ai compris que j'avais besoin d'aide. La responsable du chantier m'a proposé de faire une passerelle avec une autre structure d'insertion, AGIRE 74. Il s'agissait que je puisse redémarrer ailleurs, sur de nouvelles bases. C'était plus loin de chez moi, mais j'ai accepté. J'avais trop peur de me retrouver sans emploi.

Le bon moment et un nouvel environnement pour avancer

Aujourd'hui, je fais du multiservices sur ce nouveau chantier d'AGIRE 74. Je fais tout pour réussir et cela avance vite. Après seulement deux mois, j'ai déjà trouvé un appartement dans la ville où je travaille. Même si c'est parfois dur de me retrouver seule, loin de mes amis, je suis contente d'être sortie de mon contexte, cela me motive et m'aide à progresser. J'ai des projets : passer mon permis B, devenir animatrice auprès des enfants... Je suis prête maintenant et j'irai jusqu'au bout.



« Il s'agissait que je puisse redémarrer ailleurs, sur de nouvelles bases. Je suis contente d'être sortie de mon contexte, cela me motive et m'aide à progresser. »

Dominique

59 ans, célibataire, 3 enfants, peintre en bâtiment, salarié polyvalent à AGIRE 74, sorti du chantier en droits retraite

J'ai travaillé dans des grandes « boîtes » de peinture, enfin des grandes entreprises (« boîtes », ce n'est pas poli). J'avais 18 ans quand j'ai commencé, je sortais de l'école. 3 ans d'apprentissage et j'ai été directement chez PERRET. J'ai tout appris sur le tas, personne ne m'a appris.

Je me rappelle, il y avait un mur, le patron m'a dit : « T'as un seau, des pinceaux, une spatule, tu te débrouilles ! ». Je ne savais pas réchampir. J'ai recommencé trois fois. Dans ma tête, il fallait que j'y arrive ! J'ai fait 32 ans chez PERRET. J'ai eu la médaille de l'ancienneté, c'est rare ça ! Jamais manqué, toujours à l'heure ! Et puis, la « boîte », elle a coulé. Plus de paye. Alors, j'ai été au chômage, j'ai fait de l'Interim chez ATOUT. Ça allait impeccable, j'étais un bon élément. Il y a un patron qui voulait me garder, mais je n'avais pas le permis. Il m'a proposé de venir en mobylette : « Vous achetez une mobylette, vous la déposez chez moi et le soir vous la reprenez ! ». Mais c'était trop loin. Alors, j'ai continué de faire de l'interim chez des artisans. Le plus longtemps, ça a été chez GUYOT, mais sinon, ça coûte trop cher, alors ils n'embauchent pas toute l'année, des fois une semaine ou deux pour les coups de bourre.



« Le chantier, ça me fait du bien, ça me met au niveau dans la tête. »

UNE VIE DE TRAVAIL

Dominique est décédé quelques mois après avoir quitté le chantier. Il avait raison quand il disait qu'il ne ferait rien d'autre que de la peinture. Le travail était sa vie et sa vie fut le travail. Dominique avait accepté de témoigner pour partager l'amour de son métier. Il était fier de cet article (« Je ne savais pas que je parlais si bien ! »), comme il l'était devant un mur bien peint.

Du jour au lendemain, plus rien...

Après GUILLOT, plus rien... 2 ans ! J'ai été accompagné par SOLERYS. Ils m'ont trouvé une mission en interim. J'ai été à pied jusque là-bas pour l'entretien, mais c'était bien trop loin à pied. A l'époque, les patrons venaient me chercher chez moi, mais maintenant il faut une voiture. Ça me manquait de ne pas travailler, ça tournait la haut dans ma tête. Déjà, quand j'étais petit, avec mes parents, je ramassais ! Ça m'a travaillé tout ça, je me suis aigri. Pourtant, ie suis un gentil garcon.

Puis. le chantier...

C'est SOLERYS qui m'a trouvé AGIRE 74. Le chantier, ça me fait du bien, ça me met au niveau dans la tête. Je rentre chez moi, je sais que le lendemain je travaille, je n'ai plus de souci. Trois mois de vacances, moi, je ne peux pas, je « pète les plombs ». Déjà qu'on m'a obligé à accepter une curatelle, ce n'est pas possible! Je n'ai pas un sou en poche, je ne peux pas sortir, alors, il faut que je travaille. Pendant la semaine de vacances, j'ai tout refait chez moi, encore une fois! Je n'arrive plus à refermer les portes à cause des couches de peinture.

La joie de reprendre mon métier

A AGIRE 74, je suis toujours à l'heure. L'encadrant est super gentil, on fait du bon travail. Mais ça n'a rien à voir avec une entreprise : chez mes anciens employeurs, on était toujours à deux ou trois ; là on est huit. Et puis, il n'y a pas de client. Moi, je voudrais voir des clients : « Monsieur le peintre – c'est comme ça qu'ils m'appelaient – j'ai ça et ça à refaire, qu'est-ce que vous en pensez ? ». Alors, moi, je les conseillais : « Ça ne vaut pas le coup de refaire tout votre mur, ça va vous coûter trop cher... ». J'aime tout dans mon métier de peintre : j'aime la toile de verre, j'aime les enduits, j'aime la déco aussi. Dans le bâtiment, on est libre de s'organiser, et puis, je suis un manuel. En plus, ça me fait du bien de parler avec les gens. J'aime mon métier. Vous me voyez travailler à l'usine, moi ? Pas possible ! Ce n'est pas que je ne veux pas, je suis de bonne volonté, mais j'arrive à 60 ans et je ne ferai rien d'autre, ça me manque la peinture !